

Fry, Michael G., *Illusions of Security : North Atlantic Diplomacy, 1918-1922*, University of Toronto Press, Toronto, 1972, 221 p.

William L. Matson

Volume 3, numéro 4, 1972

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/700265ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/700265ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Matson, W. L. (1972). Compte rendu de [Fry, Michael G., *Illusions of Security : North Atlantic Diplomacy, 1918-1922*, University of Toronto Press, Toronto, 1972, 221 p.] *Études internationales*, 3(4), 577-578.
<https://doi.org/10.7202/700265ar>

gne élargie » englobaient uniquement les territoires de colonisation anglaise tels l'Australie, la Nouvelle-Zélande, le Canada, l'Afrique du Sud et les Indes occidentales, à l'exclusion des possessions africaines et asiatiques. Les Indes occidentales et l'Afrique du Sud troublent cependant Seely par suite de leur manque d'homogénéité raciale mais il conclut en fin de compte qu'on peut les inclure sans obtenir tout à fait une unité ethnologique parfaite. Il en est de même du Canada où la dualité existe principalement à cause de la conquête d'une partie française et catholique. Mais Seely, à cause de sa vision lointaine à partir de l'Angleterre et par suite d'une lecture sérieuse du Rapport Durham, croit que le Canada français est une « nation décadente » qui permettra bientôt une immigration et une domination anglaise.

Après vingt ans de vie canadienne, Goldwin Smith apparaît moins optimiste. Dans son ouvrage *Canada and the Canadian Question*, il note que le Canada anglais a failli dans ses possibilités d'assimiler le Canada français, qui demeure une nation française de faible importance sous la tutelle pernicieuse de l'Église catholique qui exerce un pouvoir étonnant sur la Confédération. Il en vient à cette solution simple, mais corrigée cette fois, l'assimilation au pays qui possède un meilleur pouvoir assimilateur, les États-Unis. La géographie et l'histoire, selon le raisonnement de l'auteur, ont constitué une création de territoire ou de pays administré artificiellement par un nombre trop encombrant de gouvernements différents maintenue en place par de la corruption politique. La solution apparaît fort simple à l'auteur : les Canadiens anglais et les Américains ont la même affinité de langue et de religion. Tous deux, toutefois, affrontent un danger commun : au Canada, il vient des Canadiens français, aux États-Unis, il découle de l'afflux des peuples étrangers, particulièrement d'origine du sud de l'Europe. Une union préserverait le caractère anglo-saxon de chacun. Cela éliminerait pareillement une cause de friction entre les États-Unis et l'Angleterre et faciliterait la réunion des peuples de langue anglaise.

Le livre de Smith reste essentiellement un tract politique publié au seuil d'une élection fédérale en 1891 alors que celui de Seely s'emploie à des raisonnements d'une sobriété et d'une qualité académique mieux balancées. Riche, spirituel et anglais, Goldwin Smith

émet des opinions qui trouvèrent au Canada une oreille plus favorable à la fin du siècle dernier. Les historiens canadiens lui accordèrent plus d'attention du fait qu'il séjourna au pays durant près de vingt ans. Toutefois, assez récemment, Carl BERGER, qui signe l'introduction de la réimpression de *Canada and the Canadian Question*, a signalé l'intérêt de la représentation canado-anglaise d'écrivains en disant qu'elle était aussi intéressante et peut-être plus judicieuse que celle des orateurs. Il est difficile de connaître exactement la portée et l'intention des introductions lors de réimpressions, mais il nous apparaît regrettable que dans le cas de celle de Carl Berger, indépendamment et dans l'optique de son propre travail, le préfacier ait failli dans sa tâche de nous apporter une estimation plus critique de la situation de Smith dans l'histoire sociale et intellectuelle canadienne. En contrepartie et en comparaison, l'introduction de John Cross à l'ouvrage *The Expansion of England* s'avère un meilleur guide d'appréciation de la carrière intellectuelle de Seely.

La réimpression de livres historiques d'influence et depuis longtemps épuisés apporte une contribution effective aux professeurs, aux étudiants et aux librairies, particulièrement si elle est peu coûteuse et de bonne tenue. Les Presses de l'université de Toronto ont édité une édition relativement assez bon marché de *Canada and the Canadian Question* et dépourvue de tout défaut technique. Par contre, les Presses de l'université de Chicago, éditrices de *The Expansion of England*, nous offrent un ouvrage relié à prix onéreux et parsemé d'erreurs techniques. Les mots, les membres de phrases et la ponctuation ont été soit omis ou intervertis. On se serait attendu à une meilleure réimpression de la part de presses universitaires.

Carman MILLER

Histoire,
Université McGill.

FRY, Michael G., *Illusions of Security: North Atlantic Diplomacy, 1918-1922*, University of Toronto Press, Toronto, 1972, 221p.

C'est par une utilisation majeure des documents personnels d'un certain nombre d'hommes d'État de l'Empire britannique et des

États-Unis, qui occupèrent des fonctions importantes dans les délicates et difficiles négociations des années qui suivirent immédiatement la Première Guerre mondiale que le professeur Michael G. Fry donne au lecteur une vue pertinente et toute en profondeur de cette primordiale — quoique souvent ignorée ou négligée — période de la diplomatie nord-atlantique. Dans l'examen minutieux des points de vue des principaux leaders des trois pays les plus directement concernés par les affaires nord-atlantiques — la Grande-Bretagne, les États-Unis et le Canada — l'auteur affirme que c'est dans leur recherche de solutions aux problèmes de l'après-guerre, que certains cercles élitaires anglophones mirent de l'avant ce concept de l'« *Atlanticité* ».

Aux protagonistes de cette idée, il a semblé possible que la Grande-Bretagne et les États-Unis, noyau de la coalition victorieuse alliée, puissent élaborer des politiques qui pourraient servir de panacée universelle aux maux qui écrasaient le monde à la suite de l'horreur et de la tragédie de la Première Guerre mondiale. Mais comme l'auteur l'illustre si bien, en dépit de leur enthousiasme, les tenants de l'« *Atlanticité* » rencontrèrent souvent beaucoup d'hostilité ouverte et injuste de la part d'éléments isolationnistes des trois pays les plus impliqués. Au fur et à mesure que les discussions se poursuivaient sur les chances d'un effort commun des partisans de ce concept afin d'en arriver à des politiques qui élimineraient la possibilité d'une autre guerre mondiale, il devenait manifeste qu'il y avait au moins deux problèmes réels à régler, tels ceux des dettes de guerre et de la reconsolidation européenne ; et cela pouvait affaiblir la position avancée des tenants de l'« *Atlanticité* ».

Néanmoins, l'auteur affirme que le développement des Nations Unies, de l'OTAN et d'autres organisations internationales qui ont suivi la Deuxième Guerre mondiale pouvaient être envisagées comme des concrétisations possibles des principes et positions préconisés plus tôt par ces avant-gardistes de l'« *Atlanticité* ». Tous seront d'accord avec l'auteur qui prétend que les éléments essentiels du début concernant ce concept ont évolué autour de trois événements majeurs : le renouvellement du traité anglo-japonais de 1911, la Conférence impériale de 1921 et la Conférence de Washington de 1921-1922. Les séquelles de ces trois événements constituent, d'après l'auteur, la raison primordiale de l'état relatif

d'attente des principes des concepteurs de l'« *Atlanticité* », sauf si l'on excepte certains efforts sporadiques de réanimation au cours de la période de l'entre-deux-guerres.

Il est inutile de vouloir dresser une liste de tous ceux qui ont participé aux discussions touchant ce concept de l'« *Atlanticité* ». Citons, parmi ceux qui ont néanmoins joué des rôles prédominants en ces temps : Lloyd George, Lord Curzon et Arthur Balfour, en Grande-Bretagne, Robert Borden, Arthur Meighen et Loring Christie, au Canada, et Charles Evans Hughes, Henry Cabot Lodge et Woodrow Wilson (du moins jusqu'à ce que sa maladie diminue son influence), aux États-Unis.

Dans un effort pour donner au lecteur une vue plus claire de la situation, le premier chapitre de l'ouvrage ressemble à une distribution de caractères qui, en fin de compte, tend à prêter confusion. Toutefois, parce que cet ouvrage n'est pas destiné au lecteur moyen, on doit posséder une connaissance solide et bien documentée de l'histoire de la diplomatie de cette période afin d'apprécier à sa valeur toute l'étendue et la profondeur de l'étude du professeur Fry. Il est aussi intéressant de noter que, quoique l'auteur cite la Conférence impériale de 1921 et la Conférence de Washington de 1921-1922 au titre d'événements de manchette de cette période, il consacre beaucoup plus de pages à discuter des problèmes qui ont concerné le débat au sujet du renouvellement du traité anglo-japonais de 1911. Cela, toutefois, ne doit pas nous faire perdre de vue la thèse principale de l'auteur, laquelle tend à confirmer la validité du concept des tenants de l'« *Atlanticité* », à partir des pressions exercées sur le *British Foreign Office* par les diplomates américains et canadiens pour abroger ce traité.

Michael G. Fry nous a offert une contribution des plus intéressantes touchant l'historiographie des relations diplomatiques des nations nord-atlantiques : Grande-Bretagne, États-Unis et Canada. Plus d'un voudrait lire davantage d'études aussi poussées, pour ceux que les relations internationales de cette fascinante et importante période du XX^e siècle passionnent.

William L. MATSON

Directeur du programme CORE,
Champlain Regional College,
Lennoxville.